

bray. Je n'ai pas, comme vous, dépouillé le vieil homme. Je suis toujours, malgré l'âge, le fou imprévoyant et prodigue que vous avez connu. Quand j'ai de l'argent, je ne sais pas le garder, et quand j'en manque, je ne sais pas toujours où en prendre, de sorte que me trouvant dans ce dernier cas, et fort embarrassé, je l'avoue....

—Vous avez songé, interrompit le comte, que vous aviez quelque part aux environs de Nantes un vieil ami qui ne refuserait pas de vous venir en aide. Mais c'était fort bien pensé et tout naturel, et nous verrons à vous tirer de ce mauvais pas. Mettez toute mauvaise honte de côté, Roger, et soyez franc. Quel est au juste l'état de vos affaires ?

—Il n'est pas brillant, fit le baron d'un air mélancolique. J'ai eu de mauvaises veines ; j'ai voulu forcer la chance....

—Et elle ne s'est pas laissée faire, interrompit le comte en souriant. La fortune est comme les femmes. Roger, pitoyable aux jeunes, mais dure en diable pour les vieux, et nous ne sommes plus d'âge à nous lancer dans de pareilles entreprises. Enfin le mal est fait, et il ne vous reste plus rien, sauf des dettes, peut-être ?

—Non, sur l'honneur, répliqua le baron avec une vivacité évidemment sincère. Je ne dois pas vingt louis au monde. Il est vrai que je les possède encore moins.

—Je vous reconnais bien là, Roger, dit le comte avec un sourire presque gai. Malgré tout votre esprit, vous n'avez jamais su faire de dettes.

Le fait est que le baron, comme un assez grand nombre de vivants de profession, apportait dans ses débauches le plus parfait esprit d'ordre, n'avançant jamais plus qu'il ne possédait et, dès que la chance lui redevenait favorable, payant tout le monde, amis et créanciers. C'était même à ces habitudes qu'il avait dû, pendant des années, de dissimuler l'origine de ses revenus et de sauver les apparences.

Mais il y avait longtemps qu'il n'en était plus à prendre ces précautions et, s'il n'avait pas de dettes, c'est qu'il n'en avait plus. Le plus habile homme de la terre, il lui eût été impossible d'en contracter. Jugeant toutefois cet aveu fort inutile, il se contenta de sourire d'un air modeste et le comte reprit :

—Il faut avouer aussi que vous êtes d'une maladresse sans nom. Pour emprunter une misère et là où deux mots suffiraient, vous prenez des airs mystérieux capables d'effaroucher la confiance même. Voyons ! que vous faut-il pour l'instant ?

Partagé entre la crainte de demander trop ou trop peu, le baron baissa les yeux d'un air embarrassé. Volontiers il eût donné les trois écus qui gisaient au fond de sa bourse pour connaître au juste la nature du service qui lui serait demandé en retour de ce prêt.

—Bah ! se dit-il enfin, il faudrait que l'affaire fût bien pitoyable si elle ne valait au moins deux cents louis. Demandons-en cent de plus pour ne pas paraître trop mesquin.

Et il ajouta à haute voix :

—Mais, mon cher d'Erbray, je crois que trois cents louis suffiraient pour me remettre à flot.

—Mettons quatre cents pour gonfler un peu les voiles, dit le comte, et ne parlons plus de cette misère. Je vous les remettrai tout à l'heure. Mais il ne sera pas dit que vous aurez pris la peine de vous déranger pour si peu de chose, et si vous voulez me mettre exactement au courant de votre situation, peut-

être trouverons-nous un moyen de l'améliorer d'une façon plus durable.

Le baron ouvrit de grands yeux. Tant de générosité l'épouvantait presque. Songeant toutefois que si les propositions qui lui seraient faites ne lui convenaient pas, il serait toujours temps de se dédire, il répondit :

—Ma situation est comme mes finances, assez triste ; elle est même telle que tout ce que vous pourrez faire pour l'améliorer, je l'accepterai avec reconnaissance.

—Vraiment, mon pauvre Roger, fit le comte avec une compassion assez bien jouée. Alors je crois que j'ai ce qu'il vous faut. Je suis, je vous l'ai dit, accablé d'affaires ; je vieillis et j'aurais besoin, non d'un intendant, j'en ai un, pour mes pécuniés, mais d'un ami sûr et dévoué qui pût, en mainte circonstance, me représenter et prendre, en mon absence, la direction de mes affaires. Ainsi je compte faire restaurer Montbrun. Les travaux dureront un an, deux peut-être. Je ne puis être constamment sur les lieux, et cependant tout ira de travers si un homme de goût et d'intelligence ne se met à la tête des ouvriers. Une pareille occupation, avec un logement dans un de mes châteaux où vous seriez maître absolu et cent louis de revenu, vous sourirait-elle ?

Le baron pâlit de joie et de saisissement. Excédé de sa vie d'aventurier, voyant approcher la vieillesse et, avec elle, les misères et les souffrances du dénuement le plus absolu, il trouvait l'offre si belle à peine osait-il y croire.

Il voulut se confondre en remerciements mais dès les premiers mots le comte l'arrêta.

—Pas de remerciements, Roger, dit-il. Entre de vieux amis comme nous ils sont inutiles, et d'ailleurs vous ne m'en devez pas. Ce que je vous offre est si peu de chose à côté du service que j'attends de votre amitié, que je resterais certainement votre obligé, et même, je vous le dirai franchement, il se fût agi de toute autre personne que vous, j'aurais hésité à formuler ma proposition dans la crainte qu'on n'y vît une tentative de séduction ou tout au moins un marché. Mais vous me savez, vous, parfaitement incapable d'un pareil calcul, et je tenais, avant de vous entretenir de ce qui me concerne, à vous délivrer de vos inquiétudes et de vos embarras. Il s'agit de choses graves, Roger, et j'aurai besoin de toute votre attention.

Bien qu'il eût parfaitement compris l'avertissement caché sous cette profession de foi de générosité, le baron s'inclina d'un air approbateur et le comte, après s'être recueilli un instant, reprit d'une voix un peu tremblante :

—Vous vous souvenez sans doute, Roger, de ce triste jour où, surpris au milieu d'un bal par la nouvelle de la mort de ma femme, je n'arrivai à Montbrun que pour y apprendre celle de la mort de mon beau-frère Lalande.

—Certes, fit le baron un peu surpris, de pareilles catastrophes ne s'oublient pas.

—Non, dit le comte avec un singulier mélange d'émotion et d'hypocrisie, ce sont des coups de foudre qui laissent dans le cœur d'ineffaçables traces, et c'est de ce jour que, rentrant en moi-même, je sentis combien ma conduite avoit été folle et oiseuse et pris la résolution, que j'ai tenue, de devenir un tout autre homme.

—Mais, mon cher d'Erbray, dit le baron touché du ton